LES

VILLES MARITIMES

DU MAROC

Commerce, Navigation, Géographie comparée.

(Suite. Voir les n^{os} 92, 93 et 94.)

En 1679, Moula Ismaïl vint lui-même attaquer Tanger. Il obtint d'abord quelques succès, mais il perdit ensuite 4,000 hommes dans un assaut. L'année suivante, il envoya le kaïd d'el-K'sar, Ahmar Hadou, pour continuer le siège de la place. Les Anglais se défendirent courageusement ; mais ils furent obligés d'abandonner le fort Charles, que le gouverneur fit sauter pour concentrer toutes ses forces dans la Kasba. Moula Ismaïl ordonna de grandes réjouissances à l'occasion de ce succès, bien qu'il ne lui eût pas ouvert les portes de Tanger, comme il l'avait espéré.

La situation des Anglais, bien loin de s'améliorer, devenait tous les jours plus difficile. Comme Ceuta l'était alors pour l'Espagne et Mazagan pour le Portugal, Tanger était pour eux une source de dépenses considérables, sans offrir aucune compensation. En 1683, le Parlement, révolté de la dissipation scandaleuse des finances et se méfiant de toutes demandes de subsides, refusa de voter les fonds nécessaires pour l'entretien de Tanger. Charles résolut alors d'abandonner cette place. En communiquant ce dessein à son conseil privé, il lui recommanda le plus profond

secret ; mais l'affaire s'ébruita, et l'on dit même que ce fut par une indiscretion du roi. Le Portugal fit tous ses efforts pour obtenir la restitution de Tanger ; il proposa même à Charles une forte somme d'argent, comme dédommagement des grandes dépenses que l'on y avait fait ; mais le roi refusa, « s'imaginant que la cour de Lisbonne ne pourrait jamais payer l'argent qu'elle offrait. » L'Espagne réclama aussi la remise de Tanger, promettant de conclure immédiatement le traité d'alliance et de commerce que l'Angleterre cherchait dans le même temps à négocier avec elle. Mais les ouvertures qu'elle fit à ce sujet ne furent pas mieux accueillies que celles du Portugal (1).

Ces deux puissances demandaient surtout la cession de Tanger pour qu'elle ne devînt pas, comme Salé, un repaire de pirates. Il s'agissait de l'intérêt de toute la chrétienté, mais « l'égoïsme impolitique des Anglais fut inflexible. » En 1684, une escadre anglaise, commandée par lord Darmouth, vint chercher la garnison, qui se retira, après avoir détruit la jetée et rasé les fortifications (2).

« C'est ainsi, dit Ledyard, que l'Angleterre cessa d'être maîtresse de cette place, et on ne le fit que pour éviter les dépenses, et surtout pour que la cour pût se passer plus longtemps des subsides du Parlement. » Le môle coûta beaucoup de peine à détruire : le ciment qui liait les pierres était devenu aussi dur que le rocher. On fut obligé de le faire sauter avec de la poudre. Les décombres du môle et des forts furent jetés dans le port, afin de le combler et de rendre le mouillage impossible. On enterra aussi dans les ruines de la place des pièces d'or et d'argent, au coin du roi, pour apprendre à la postérité, lorsque tout souvenir des choses présentes serait perdu, que Tanger avait fait partie autrefois des domaines de l'Angleterre (3). C'était une satisfaction assez singulière, donnée à l'orgueil anglais qui subissait une humiliation.

---

(1) *Mémoires de lord Clarendon*, t. III, page 37.

(2) Quelques ruines que l'on aperçoit au mouillage de Tanger et sous le château, rappellent seules aujourd'hui l'occupation anglaise.

(3) Th. Ledyard, *Histoire navale d'Angleterre*, t. II, page 668.

Les Marocains reprirent possession de Tanger et la repeuplèrent. Ce fut pour eux un véritable triomphe qu'ils célébrèrent par des fêtes et de grandes démonstrations de joie. Moula Ismaïl ne manqua pas de répandre le bruit que les Anglais s'étaient retirés devant la force invincible de ses armes.

Depuis cette époque, Tanger est toujours demeurée au pouvoir des Marocains, sans qu'il se soit passé aucun événement important. On sait que le 6 août 1844, elle fut bombardée par la flotte française que commandait le prince de Joinville.

§ XVII.

Tanger, bâtie à l'entrée du détroit de Gibraltar et adossée à un des contreforts qui se détachent du cap Spartel, se présente sous un aspect pittoresque. Sa position a quelque analogie avec celle d'Alger. Sans être une des villes les plus peuplées du Maroc, elle est cependant une des plus importantes, à cause de sa situation avantageuse et parce qu'elle est le siège de tous les consulats européens. C'est aussi à Tanger que réside habituellement le pacha, exclusivement employé par l'empereur dans ses rapports avec les diverses puissances.

Les seuls édifices qui attirent l'attention sont les maisons consulaires. Toutes les autres sont basses, irrégulières et taillées sur le même modèle. Ce sont de grands cubes blancs, uniformes et sans croisées. Les rues sont étroites et tortueuses. La principale, qui traverse toute la ville de bas en haut, de la porte de la Marine à celle du Souk, est coupée à peu près au milieu par une place, l'unique de Tanger, et bordée dans sa partie supérieure de deux rangs de boutiques, espèce d'antres noirs creusés dans le mur, sans porte, avec une fenêtre à hauteur d'appui, où la marchandise est étalée et par laquelle on sert le chaland qui reste au dehors (1).

Tanger est alimentée d'eau par trois fontaines qui coulent dans l'intérieur de la ville, mais dont le volume diminue considérablement pendant l'été, au point même de tarir quelquefois. On

---

(1) Ch. Didier, *Promenade au Maroc*, page 47.

se sert alors de l'eau des puits ou on en apporte de la campagne. Il y a quelques beaux jardins autour de Tanger, notamment celui du consulat de Suède, « qui intéresserait un botaniste, dit Léon Godard, autant par la rareté que par la beauté des plantes et des arbres qu'il renferme. » Mais la végétation n'est pas africaine : on ne voit pas un seul palmier. Ces jardins ne s'étendent pas bien loin de Tanger ; au-delà, le sol devient sablonneux et aride et ne produit que des plantes rabougries.

La population est de huit à neuf mille âmes, dont 1,500 israélites (1) et 150 à 200 Européens, négociants pour la plupart ou employés dans les consulats. Le commerce n'est pas très-actif ; on y trafique sur les mêmes objets qu'à Tetouan, mais sur une échelle beaucoup moindre. La garnison anglaise de Gibraltar tire de Tanger une partie des denrées nécessaires à la consommation. La France y achète des sangsues, du tannin et quelques peaux brutes. Sous le rapport de l'industrie, Tanger est moins favorisée que Tetouan : les établissements de l'espèce se bornent à quelques tanneries ou métiers à tisser la laine.

§ XVIII.

La ville est ceinte sur tout son pourtour de murailles crénelées dans leur partie supérieure, et flanquées de distance en distance de tours rondes ou carrées. Elles ont été construites par les Portugais et n'ont nulle part moins de trois mètres de hauteur ; leur épaisseur est de 2 à 4 pieds. Les parties du Nord et de l'Est, qui regardent la mer, sont dans un assez bon état de conservation. On trouve, du côté de la mer, les traces d'un vieux fossé qui devait avoir 10 à 12 pieds ; aujourd'hui il est comblé presque partout et même cultivé. La Kasba occupe la partie Ouest de la ville qu'elle domine. On y monte de cette dernière par un sentier assez rude. Elle est armée d'une batterie de 16 canons, qui porte ses feux sur la campagne, au sud, et sur l'entrée du détroit à l'Ouest. La ville est en outre défendue par cinq forts : au nord,

---

(1) Les juifs n'habitent pas un quartier séparé comme dans les autres villes.

Bordj el-Djedid ou le Fort-neuf, batterie circulaire ayant 8 canons; du même côté, mais un peu en arrière, *Bordj er-Riêha*, de forme carrée, armé de 4 canons; au-dessus de la Porte de la Marine *Bordj el-Gancha*, batterie plongeante de 18 canons, formant la courtine du bastion; *Bordj el-Cheikh*, très-rapproché de la mer; enfin, à l'extrémité de la face est de la ville, *Bordj el-Tobna*, armé de 20 pièces. Ces trois dernières batteries formant étages, croisent leur feu sur le mouillage situé à un mille environ de la plage (1).

§ XIX.

Le port de Tanger est petit et peu profond; les sables l'envahissent, et il ne peut recevoir que des navires d'un faible tirant d'eau. La baie, entourée de collines est très-belle. Entre le rás el-Menar et la Pointe de Tanger, elle présente un enfoncement d'un mille et demi. C'est la meilleure de tout le Maroc et la seule où une flotte de vaisseaux de guerre puisse stationner avec sécurité: en été, la mer y est rarement grosse, bien que la houle y occasionne un fort roulis; on peut y jeter l'ancre par 10 et 12 brasses, fond de sable et de gravier, mêlé de quelques plateaux de roche sur lesquels il convient de ne pas mouiller; mais généralement la tenue est bonne. En hiver, la rade n'est pas sûre, les vents du large s'y font sentir avec une grande violence. Les navires qui entrent ou qui sortent doivent avoir soin, en toute saison, d'éviter un banc de sable (la roche Bourée), situé vers le fond de la rade.

Indépendamment de l'artillerie de la place et extérieurement à son enceinte, la baie est défendue par cinq batteries, dont trois fermées à la gorge avec des parapets en maçonnerie. Ce sont, en partant de l'Est, *Bordj el-Menar*, près de la tour qui sert de vigie au cap de même nom ou Pointe Malabata; et, dans l'intérieur de la baie, *Bordj el-Mrisa*, *Bordj el-Gandouri*, *Bordj Arbi el-Saïdi*, *Bordj el-Souani*; ce dernier fort est construit dans le sable à la hauteur du vieux Tanger, sur le bord même de la mer.

---

(1) Pourcet, *Notice sur quelques ports du Maroc*.

Ces batteries armées de 4 à 10 canons dont le tir est rasant, pourraient être très-efficaces, si les pièces étaient en état et servies par de bons canonniers. A l'ouest de la ville et au pied de l'escarpement que couronne la Kasba, il y a un autre fort de 6 canons avec épaulement en terre, et un peu plus loin, près de la petite rivière dite des Juifs (1), une deuxième batterie de 12 canons qui défend l'entrée de la rade du côté du cap Spartel (2).

Lors du bombardement de Tanger, en 1844, les batteries de la baie souffrirent beaucoup. Celle d'*el-Souani* particulièrement fut entièrement démantelée.

CHAPITRE TROISIÈME.

ARZILA, EL-ARAICH, MAMÔRA.

§ I.

A quatre milles de Tanger, on trouve le cap Spartel, une des saillies les plus considérables du littoral africain. Tous les documents nautiques du moyen-âge le signalent et lui donnent le même nom (*Spartelo, Esparteli, Cavo de Spartelly, Cao Spart*). C'est le rás *Achbertîl* de Bekri, où l'on voyait de son temps une mosquée et une zaouïa avec des puits d'eau douce. Cette dénomination paraît oubliée aujourd'hui : les Arabes ne connaissent plus le cap Spartel que sous le nom de *Tarf Achakkâr* (3). Il est composé entièrement de pierres de grès, et sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 317 mètres. On y remarque de vastes

---

(1) L'oued Boubarâ des Arabes. — Les hautes terres qui avoisinent la *Rivière des Juifs* présentent une coupée remarquable, qu'on peut apercevoir même de nuit, lorsque le temps est clair, et qui forme une excellente reconnaissance pour la baie de Tanger. Vincendon-Dumoulin et Ph. de Kerhallet, *Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar*.

(2) Baudin, *Manuel du pilote de la Méditerranée*. — Pourcet, *lococitato*.

(3) *Tarf es-Sciaccar*, dans la carte de Grâberg.

cavernes qui existaient déjà du temps des Romains, et d'où l'on tire, maintenant comme autrefois, une grande quantité de meules à moudre le grain.

Le cap Spartel est l'ancien promontoire couvert de vignes, le *ros Kheranim* des Phéniciens et le cap *Ampelusia* de Pomponius Mela, dont la signification est identique (1). Au rapport du géographe romain, une des grottes de la montagne était consacrée au dieu Melkart ou Hercule qui, comme on sait, était le dieu du commerce chez les Phéniciens et les Carthaginois.

Le portulan de 1669 n'oublie pas de parler de cette pointe célèbre. Il nous apprend « qu'au devant du cap, il y a ancrage pour navires, à quelques encâblures d'une tour ruinée ». Mais il ajoute que « ceux qui naviguent dans ces parages doivent se garder du traversier, car les vents y sont presque toujours violents et la mer très-grosse. » Ce mouillage est sans doute le même que mentionne le lieutenant Arlett : « Au sud du cap, dit-il, le banc de sondes s'étend très-loin au large, et on y trouve un excellent mouillage, fond de vase et de sable à l'abri des vents d'est (2). » Dans les cartes modernes, il porte le nom de *plage de Jérémias*. Les navires, avant d'entrer dans la Méditerranée, viennent ordinairement s'y abriter, et ils attendent sous voiles, pour traverser le détroit, le premier changement de vent (3). En 1864, un phare a été construit à l'extrémité du cap Spartel.

§ II.

Au-delà de Tarf Achakkar, la côte tourne directement au sud-ouest, et, à l'exception de quelques pointes de sable, elle ne présente jusqu'à Arzilla qu'une plage nue et aride, avec des colli-

---

(1) *Promontorium atlantici littoris terminus, quod Græci Ampelusiam, Afri aliter, sed idem significante vocabulo, adpellant.*

(2) *Description de la côte d'Afrique, depuis le cap Spartel jusqu'au cap Bojador, 1835.*

(3) Vincendon-Dumoulin et Ph. de Kerhallet, *Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar*, p. 88.

nes peu élevées descendant en pente douce vers la mer. La carte de la bibliothèque Pinelli et celle d'Andrea Bianco donnent à une de ces pointes le nom d'*Arco* ou *Aucor*.

Ce dernier portulan signale dans les mêmes parages à six milles à peu près au nord d'Arzilla, un autre point du littoral, qu'il appelle *Alasaef*. C'est la rivière *El-Hâchef* (1) dont l'embouchure large et profonde, connue sous le nom de *Guerifa*, servait alors de port commercial. Les voyageurs modernes nous apprennent que, tous les dimanches, il se tient encore aujourd'hui, sur la rive gauche du fleuve, un marché où se rendent en grand nombre les Berbères des districts voisins. Le lieu où ils se réunissent est appelé *Souk el-hâd*, le marché du premier jour. La carte vénitienne d'Andrea Bianco est la seule qui indique le petit port d'*Alasaef*, et on doit croire qu'il était surtout fréquenté par les marchands de cette nation qui trafiquaient à Tanger.

Sur la côte, près de l'embouchure de la rivière, on trouve le village de Taheddârt (2) qui, s'il faut en croire Bekri, était au XI^e siècle « un grand bourg avec des maisons bien construites. » En 1683, quelques négociants de Marseille y avaient fondé un comptoir et, de ce point, ils faisaient transporter leurs marchandises dans l'intérieur du pays, sur des chameaux et sur des mules (3). Au rapport de Renou, la station *ad Mercuri*, de l'itinéraire d'Antonin était située dans le voisinage de Taheddârt. Davidson a vu les ruines de cet ancien poste romain. Il dit qu'elles sont considérables, et il signale notamment un amphithéâtre très-bien conservé (4).

§. III.

Après Taheddârt, on rencontre Acîla ou Arzilla, comme on l'appelle ordinairement. L'Atlas catalan de Ferrer et tous les

(1) L'*Oued el-Hâchef*, la rivière des dattes sèches.

(2) *Tagadart* dans les anciennes cartes espagnoles. Mouette l'appelle *Taguedarte*.

(3) Relation de la captivité du sieur Mouette, p. 306.

(4) *Davidson's African journal*, 1835-1836.

anciens portulans, à l'exception de la *Carte pisane* et de celle d'Andrea Bianco, mentionnent ce port, qui avait alors une certaine importance, malgré son mauvais mouillage. Battista Agnesi et l'auteur du routier de la bibliothèque Pinelli indiquent même la rivière qui coule au nord de la ville et qui porte le même nom.

Balducci Pegolotti nous apprend que les marchands vénitiens, pisans et génois visitaient Arzilla au XIII^e et XIV^e siècle (1). Ils trouvaient à y acheter des peaux de chèvre, des laines et surtout du blé et de l'orge, lorsque l'exportation était permise. C'était une aiguade bien connue des navires chrétiens. Ebn Haukâl et Bekri parlent des nombreux puits d'Arzilla, situés hors des murs qui fournissaient une eau très-limpide et agréable au goût.

§ IV.

En 1471, le roi de Portugal, Alphonse V, résolut d'occuper Arzilla. L'occasion était favorable : la guerre civile désolait le pays. Il partit de Lisbonne le 13 août, avec une flotte de 200 navires, grands et petits, portant 20,000 hommes de débarquement et le 19 du même mois, il parut à Arzilla. Le lendemain, il donna l'ordre aux « deux plus vaillants capitaines de son armée » les comtes de Marialva et de Monsanto, de descendre à terre, afin de reconnaître l'endroit où l'on pourrait le plus avantageusement établir l'artillerie destinée à battre la place.

Cette opération présenta plus de difficultés qu'on ne l'avait pensé d'abord, à cause de l'agitation de la mer et des bancs de sable qui obstruent l'entrée du havre. Le roi voyant que les deux comtes ne pouvaient franchir la barre et débarquer, se jeta avec son fils, le prince D. Juan, dans une chaloupe qui se trouvait prête. A son exemple tous ceux qui étaient restés sur les vaisseaux se hâtèrent à l'envi les uns des autres de sauter dans les embarcations et vinrent le rejoindre. On parvint enfin à rompre la violence du courant et à prendre terre. Mais ce ne fut pas

---

(1) *Pratica della mercatura* p. 281.

sans perdre plusieurs barques avec les personnes qui les montaient : plus de 200 hommes furent noyés.

Les Maures, on ne sait pourquoi, n'avaient fait aucune démonstration pour s'opposer au débarquement. Ils laissèrent aussi les Portugais se fortifier dans leur camp et choisir à leur aise un emplacement convenable pour leur artillerie. Sans perdre un moment, le roi ordonna de battre vigoureusement la place, et au bout de trois jours, une brèche se trouva formée.

Le 24 août, lorsque le jour parut, on vit flotter une bannière blanche sur une des tours du château : les habitants demandaient à capituler. On leur fit signe qu'ils pouvaient sortir en toute assurance, et un des principaux Maures de la ville s'étant présenté aux avant-postes du comte de Monsanto, ce dernier le fit conduire auprès du roi pour traiter de la reddition de la place. Mais les soldats avides de butin, avaient décidé qu'il n'y aurait pas de capitulation. Pendant que l'on négociait, quelques-uns d'entre eux montèrent sans ordre à l'assaut et envahirent la brèche. Les Maures, un moment surpris, accoururent pour les repousser, mais ils ne purent les chasser de la muraille.

A cette nouvelle, toute l'armée s'ébranla. Le roi, prévenu de ce qui se passait, se hâta lui-même de venir en aide à ses gens. Comme la brèche était trop petite pour la foule des assaillants, on planta les échelles et on escalada les remparts. Le roi et l'infant D. Juan pénétrèrent dans la ville par une des portes qu'on venait de leur ouvrir. Les Maures refoulés de rue en rue et de maison en maison, se renfermèrent dans la grande mosquée et dans le château. Ils savaient qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre d'une soldatesque furieuse, et ils se défendirent avec le courage du désespoir. La grande mosquée fut d'abord prise ; tous ceux qui s'y étaient réfugiés se firent tuer jusqu'au dernier. On emporta ensuite d'assaut la citadelle. 2,000 Musulmans périrent, et 5,000 furent réduits en servitude. Au nombre des prisonniers se trouvaient les deux femmes, un fils et une fille du roi de Fès, Moula Cheikh, occupé à guerroyer contre un chérif rebelle. Cinquante esclaves chrétiens qui étaient dans la ville, recouvrèrent aussi leur liberté, et le butin fut estimé à 800,000 ducats.

C'était une *triomphante* victoire, comme disent les chroniques ; mais elle fut chèrement achetée par les Portugais. Les comtes de Marialva et de Monsanto furent tués, le premier à l'attaque de la mosquée, le second à celle du château. Le roi regretta surtout le comte de Marialva. On raconte qu'étant entré dans la grande mosquée, que les chapelains venaient de consacrer et où l'on avait transporté tous les morts, il voulut armer lui-même chevalier l'infant D. Juan sur le cercueil du comte.

En apprenant la nouvelle du débarquement des Portugais, Moula Cheikh s'était hâté d'abandonner le siège de Fès, où il tenait son rival bloqué, pour courir au secours d'Arzilla, mais il arriva trop tard : la ville était prise, et sa famille prisonnière. Il apprit en même temps que les Portugais venaient de s'emparer de Tanger. Comprenant qu'il ne pouvait faire face à une guerre étrangère sans s'exposer à donner gain de cause au chérif, qui lui disputait le trône, et désirant d'ailleurs rendre à la liberté ses femmes et ses enfants, Moula Cheikh dépêcha un messenger au roi Alphonse et lui demanda une entrevue. Celui-ci lui ayant envoyé un sauf-conduit, il se rendit au camp des chrétiens avec 300 chevaux. Une trêve de vingt ans fut signée entre les deux princes, et Moula Cheikh consentit à reconnaître la souveraineté du Portugal sur Ceuta, K'sar es-Seghir, Arzilla et Tanger. Alphonse promit, de son côté, de lui rendre sa famille en échange du corps de l'infant Ferdinand, mort esclave des Maures en 1443.

Ayant terminé cette affaire et donné le gouvernement d'Arzilla à D. Henri de Meneses, le roi de Portugal se rembarqua pour Lisbonne, où il arriva le 17 septembre : son absence n'avait duré que trente-six jours. Les chroniques racontent qu'en mémoire de cette glorieuse expédition, il offrit à la Vierge, dans un monastère d'Évora, sa statue équestre en argent.

En 1508, Moula Cheikh étant mort, son fils Moula Mohammed lui succéda. Ce prince était né à Arzilla, et c'était le même qui avait été fait prisonnier par le roi Alphonse. Depuis longtemps il attendait d'être enfin roi de Fès pour chasser les chrétiens de sa ville natale. Le 19 octobre, il se présenta devant la place, qui n'avait que 400 hommes de garnison. Au bout de trois jours, la

nombreuse artillerie que Moula Mohammed avait amenée avec lui ayant fait une brèche considérable dans la muraille, Arzilla fut emportée d'assaut, malgré la vigoureuse résistance des Portugais. Le commandant D. Vasco Coutinho, comte de Borba, eut à peine le temps de se réfugier dans la citadelle avec une centaine de soldats. Fort heureusement, Jean de Meneses croisait en ce moment dans le voisinage de Tanger avec une escadre portugaise. Averti de ce qui se passait par quelques soldats qui s'étaient sauvés sur une caravelle, il s'empressa d'accourir et réussit, après un furieux combat, à introduire 500 hommes dans le château.

Avec ce renfort, le comte de Borba fit une sortie et reprit une partie de la place. Mais ce secours, suffisant pour permettre de continuer la résistance, ne l'était pas pour délivrer entièrement Arzilla. Ce fut le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, qui sauva cette place chrétienne. Il se trouvait alors dans l'Andalousie, et ayant appris le danger que courait Arzilla, il donna l'ordre au comte Pedro Navarro et au corrégidor de Xerès de la secourir à tout prix. L'arrivée de la flotte espagnole déconcerta le roi de Fès qui, désespérant du succès, leva précipitamment le siège.

Trois ans après, il parut de nouveau devant Arzilla ; mais les Portugais avaient pris leurs précautions ; la place avait une bonne garnison et était bien pourvue de vivres et de munitions. Prévenu par ses espions que les chrétiens se tenaient sur leurs gardes et que la ville était en état de soutenir un long siège, Moula Mohammed, après avoir pris les avis de ses kaïds, se retira sans avoir rien tenté.

En 1516, Arzilla fut attaquée une troisième fois par le roi de Fès : il avait juré de ne rentrer dans sa capitale qu'après avoir enlevé aux infidèles la ville qui l'avait vu naître. Dans les derniers jours d'avril, il vint camper sous les murs de la place avec une armée considérable (1). A peine arrivé, il fit commencer les travaux du siège. En quelques jours, la tranchée fut ouverte, grâce aux nombreux pionniers que Moula Mohammed avait réunis ; puis on disposa l'artillerie dans les endroits les plus convenables. Mais la garnison chrétienne fit bonne contenance ; elle

---

(1) 70,000 fantassins et 30,000 cavaliers, dit Marmol.

savait qu'elle ne tarderait pas à être secourue. Au premier avis de la marche du roi de Fès, le gouverneur, D. Juan Coutinho, avait envoyé un exprès à Lisbonne. Vainement les batteries marocaines canonèrent nuit et jour la muraille, elles ne purent y faire une brèche ; la sape elle-même fut impuissante pour la renverser, parce que les Portugais avaient eu soin de la garnir d'un double fossé. Sur ces entrefaites, les renforts attendus arrivèrent : ils se composaient de 12 caravelles, *avec quantité de noblesse*. Se souvenant du serment qu'il avait fait, Moula Mohammed ne voulait pas d'abord lever le siège ; mais le 3 juillet, ayant appris que le roi de Portugal venait de faire partir une autre flotte de 30 navires, il se résigna enfin à reprendre la route de Fès.

§ V.

Les Portugais, qui avaient si bien défendu Arzilla, ne la gardèrent pas longtemps ; ils la rendirent eux-mêmes aux Maures en 1553. Marmol donne pour motif de cet abandon la mauvaise tenue du port et la difficulté que l'on avait de la secourir par mer ; mais le peu de profit que la cour de Lisbonne avait jusqu'alors retiré d'Arzilla, contribua pour une bonne part à son évacuation. Les Portugais étaient d'ailleurs dans le même temps fort occupés dans les Indes, et ils n'allaient guère dans le Maroc, où la fortune leur souriait beaucoup moins.

En 1577, lorsque le roi de Portugal, D. Sébastien, entreprit de se rendre en Afrique, Arzilla lui fut remise par le chérif chassé de Fès, qu'il avait promis de rétablir sur le trône. On sait comment se termina son aventureuse expédition. Elle eut pour résultat de faire passer, au bout de quelque temps, la couronne de Portugal sur la tête du roi d'Espagne, Philippe II. Un des premiers actes de ce prince, qui avait résolu de vivre en bonne intelligence avec les souverains du Maroc, fut d'abandonner l'unique conquête du malheureux D. Sébastien. Cette seconde évacuation eut lieu en 1588 (1). Élie de la PRIMAUDAIE.

A suivre.

---

(1) Ces diverses dates de la première évacuation d'Arzilla, de son occupation par le roi D. Sébastien et de son abandon définitif nous sont fournies par Suarez Montanès. Marmol ne les donne pas.